

Il pleuvait ce jour-là lorsqu'elle s'est levée « *Ah ! au fait quel jour sommes-nous ?* » se dit-elle. « *Vendredi 13 ?! Zut !* » Elle n'aimait pas les vendredis 13 qui lui réservaient toujours des surprises. Malheureusement, c'était bien là le seul souvenir que Laurence devait conserver de cette pluvieuse journée de décembre.

Le calme régnait au premier étage de l'Hôtel-Dieu de Pont-l'Abbé dans le *secteur Saint-Luc du service polyvalent de soins de suite et de réadaptation*. La fête de Noël approchait et la patientèle avait déserté le service en ce mois de décembre sans verglas. Les *Urgences* elles-mêmes, tournaient au ralenti. Cette nuit-là, le "patron" avait confié la surveillance de l'unique lit occupé à deux jeunes internes fraîchement arrivés le matin même.

Leur dîner avalé, les stagiaires décidèrent, pour meubler le temps et en prévision d'un éventuel incident, de relire le dossier d'hospitalisation du seul lit dont ils avaient la charge. Dans la chambre 13, une jeune femme souffrait d'une *amnésie rétrograde lacunaire* après une blessure superficielle par balle. Cette dernière mention "blessure par arme à feu" ne manqua pas de les intriguer. Ils découvrirent dans son dossier une fiche de consignes détaillées portant le cachet de la *gendarmerie de Pont-l'Abbé, rue Louis Lagadic*, ainsi qu'un entrefilet du *Télégramme* : « *Une jeune étudiante, Laurence Barr, victime d'un sniper à Pont-l'Abbé...* ». Ces éléments peu courants renforcèrent encore plus leur curiosité vis-à-vis de "la chambre 13" où ils se rendirent peu après.

Les traits tirés, le visage pâle, les cheveux en arrière, je me reposais dans la chambre 13. Allongée dans la semi-pénombre contre laquelle luttait le halo fuligineux de la veilleuse orangée, je cherchais le sommeil, isolée sous un casque hi-fi passé de mode. Perdue dans mes pensées, l'apparition des deux visiteurs me fit sursauter. Ils devaient avoir mon âge, vingt-cinq ou vingt-six ans tout au plus. Leurs blouses blanches et leurs stéthoscopes bien en évidence me rassurèrent, dispersant l'inquiétude qui avait furtivement traversé mon esprit.

L'espace d'un instant, la proximité de nos âges abolit les murs et les distances de l'hôpital, pour laisser place à une conversation plaisante qu'auraient pu tenir des étudiants de la même génération, au "Cafar" de Quimper, *rue Sainte-Catherine*. Ravie

de cette distraction qui tombait à pic pour meubler mon insomnie, j'entamais le dialogue en les interrogeant sur leurs projets d'avenir.

« *Que ferez-vous, une fois votre diplôme de médecin en poche ? La psychiatrie mène à tout* », dis-je en leur tendant mon casque. « *Seul un psychiatre pouvait développer avec autant de subtilité cette analyse de la "Nuit transfigurée". Son approche vaut largement la version Boulez. Vous ne trouvez pas ?* ».

Imperméables hélas aux œuvres d'Arnold Schönberg, quand bien même dirigées par Guisepppe Sinopoli, un confrère italien, les deux philistins échangèrent un clin d'œil complice. Pour me montrer qu'ils n'étaient tout de même pas totalement incultes, ils me récitèrent les principaux symptômes de la *maladie d'Albers-Schönberg*. Ce côté potache acheva de briser la glace. Malheureusement, sous l'effet d'automatismes professionnels ils reprirent une distance plus appropriée, "comme il convenait face à une patiente hospitalisée, et surtout de leur âge".

Lorsqu'ils me proposèrent de tenter une exploration régressive sous hypnose, j'acceptais malgré l'heure avancée, faute de pouvoir trouver le sommeil. Après quelques tentatives, je ne pus m'empêcher de rire, « *je suis désolée, je crois que l'expérience n'a pas fonctionné. J'ai toujours eu un fort caractère...* ». En réalité, sans même m'en être rendue compte, j'avais déjà glissé dans un état de transe profonde.

Plus tard, ils me dirent que j'avais spontanément évoqué mes études de musicologie et d'alto au *Conservatoire de Brest-Métropole*, où j'envisageais une spécialisation en musique baroque. Je leur avais aussi détaillé mes inquiétudes concernant le financement de mon cursus. Pour cette raison, je travaillais depuis deux ans, les jeudis et les vendredis soir, comme *extra* au restaurant "*Le Mat 2*", une excellente table de Pont-l'Abbé.

Poursuivant leur expérience, les internes me ramenèrent au soir fatidique de "l'agression". Sur l'écran du radar hypnotique qui trouait par intermittence les brumes de mon amnésie, des images mouvantes se formèrent. Ils m'invitèrent à les décrire...

Comme à mon habitude, j'avais pris mon service vers dix-neuf heures ce jour-là, un vendredi 13 pluvieux. Dès mon arrivée au restaurant, la responsable du personnel en

salle, Alicia, m'avait affectée au "petit salon" qui avait été privatisé pour un dîner de treize couverts.

Cela n'avait pas manqué de m'étonner ainsi que les autres membres de l'établissement, car les clients évitaient toujours, par superstition, de se retrouver treize à table.

Une demie heure plus tard, deux invités se présentèrent pour le petit salon après s'être débarrassés de leurs manteaux qui empestaient le tabac.

Bien que certaine de ne les avoir jamais rencontrés, j'éprouvais pourtant l'étrange conviction de les connaître depuis très longtemps. Ils me firent l'impression de deux banquiers britanniques en voyage d'affaires, peut-être préparaient-ils une opération immobilière dans les environs. Le premier, grand et longiligne, le regard perçant et le visage en lame de couteau, ressemblait à un faucon. Son associé, un bel homme de taille moyenne, plus râblé, portait d'élégantes moustaches à la façon d'un ancien officier. Malgré son âge, il dégagait un charme certain auquel je ne fus pas indifférente.

« *Nous sommes un peu en avance mon enfant* », avait-il confié avec un bon sourire et une légère pointe d'accent anglais tandis qu'il lorgnait avec une gourmandise évidente vers le menu déposé sur chaque assiette. Ce soir, le *Chef* s'était surpassé en proposant des "noix de Saint Jacques aux zestes d'orange sur une émulsion de cidre et d'huile de noisettes" suivi de "Saint-Pierre à la crème de grenade", puis des fromages du *Val de Loire* avant une "tarte au citron à la façon Le Mat 2" en dessert.

Le "faucon", me fixa intensément avant de commander deux verres de Cognac. Sautant du coq à l'âne, il déclara, « *vous avez beaucoup de mérite à travailler comme serveuse pour financer vos études d'altiste, avec - sauf erreur - un intérêt marqué pour les œuvres de la période baroque* ». Ignorant ma surprise, il me prédit aimablement une remarquable carrière de concertiste.

De retour avec les alcools demandés, je manquais de lâcher mon plateau en surprenant leur échange : - « *Watson, Watson, vous ne changerez donc jamais ? Vous regardez sans observer et vous ne déduisez pas ! La tache brune placée en haut à gauche du cou de cette jeune femme m'indiquait avec certitude une violoniste ou une altiste professionnelle. C'est "la marque", comme on dit dans le métier. Toutefois, la largeur du stigmat m'a fait pencher pour une altiste. Avez-vous observé sa main gauche ? La*

*pulpe de son auriculaire porte une callosité moins nette que celle provoquée par des cordes métalliques. Notre jeune artiste joue donc avec des cordes en boyau de mouton, caractéristiques des orchestres de musique baroque. Pourquoi serait-elle serveuse dans un restaurant, si ce n'est afin de financer ses études. Élémentaire ! ».*

*- « Cher Holmes, vous êtes extraordinaire. Vos capacités m'étonneront toujours ! ».*

De saisissement, je faillis bousculer les deux nouveaux arrivants en voulant me retirer.

*« Jeune demoiselle, que vous arrive-t-il ? Mon sens aigu de la psychologie m'indique que vous venez de subir un choc émotionnel très intense »,* me dit avec affectation un petit homme d'âge mûr avec une tête en forme d'œuf. Tiré à quatre épingles avec une élégance frisant le mauvais goût, son costume impeccable lui donnait l'apparence d'un dandy accentuée par ses cheveux teints, ses yeux verts et ses curieuses moustaches symétriques et soigneusement cirées.

*« Il est vingt heures précisément. Auriez-vous l'extrême obligeance de bien vouloir m'apporter un doigt de Chartreuse ? Et pour mon ami, le Capitaine Hastings, ce sera un verre de Cognac sans glace à moins... qu'il ne préfère une crème de menthe à l'eau »,* demanda-t-il cérémonieusement. Le *Capitaine* me sourit d'un air désolé et je ne pus m'empêcher de lui retourner son sourire. Avec sa silhouette sportive et nonchalante, il possédait lui aussi un charme naturel que renforçait sa distinction toute britannique.

Une maîtresse femme brune, d'environ cinquante ans et maquillée outrageusement, nous interrompit sans aucune gêne. Avec énergie elle entra dans le salon, soutenant par le bras une frêle demoiselle bien plus âgée et à la mise modeste. *« Seuls les gentlemen auraient-ils le droit de boire ici ? Nous sommes pourtant en France que diable ! Jeune fille, un double cognac nous ferait le plus grand bien. Qu'en pensez-vous Jane ? »,* rugit-elle tout en me toisant. *« Si vous voulez mon avis Agatha, lui répondit sa fragile compagne dont les joues rosirent, ces messieurs ne sont pas très différents de ceux que j'ai eu l'occasion d'observer à St. Mary Mead, lors de la dernière vente de charité du pasteur. Exceptionnellement, je prendrais volontiers un doigt de Cherry ».*

Je me disposais à filer au bar lancer les commandes, lorsque surgirent deux invités d'une trentaine d'années, emmitouflés dans des lodens autrichiens. Avec une raideur toute germanique, ils s'inclinèrent en claquant des talons, *« docteur Max Liebermann,*

*neuropsychiatre à l'hôpital de Vienne ; Oskar Rheinhardt, inspecteur de police à Vienne. Veuillez nous excuser, chers confrères, pour nos deux minutes de retard ».* Ces noms, que je connaissais également, achevèrent de me troubler.

Lorsque je revins avec les boissons souhaitées, sans oublier le *Kummel* et le *Kirsch* des derniers arrivés, les convives avaient pris place autour de la table ovale.

« *Nous n'attendons plus que les quatre français et l'américain* », releva le *Docteur Watson*. Avec malice, le petit homme à tête d'œuf cita le proverbe "*mieux vaut arriver en retard qu'en corbillard*".

Avec une parfaite synchronisation, deux couples déboulèrent à vingt heures vingt précises au bar où je les attendais. Un peu confus, ils commandèrent trois bouteilles de *Spoum Gwin Gwenn* moelleux de l'année 2012, puis ils me demandèrent de les précéder au petit salon afin de les annoncer.

Derrière la porte, la table discutait avec animation du docteur Freud que son confrère viennois avait maintes fois rencontré. Lorsque j'annonçais les retardataires, « *Mesdames Marie Lester et Elma Béranger accompagnées de Messieurs Maxime Moreau et Arsène Barbaluc* », les convives se levèrent pour les applaudir. A mon avis, cet aimable accueil fut provoqué tant par la vue des bouteilles offertes, que par la perspective d'entamer enfin le dîner. Chacun ayant pris une place à table, je servais le vin pétillant. La délicieuse *Miss Marple* me laissa même ingénument remplir son verre sans protester.

Lorsque chacun eut contemplé les bulles irisées qui tourbillonnaient dans le nectar jaune pâle aux reflets verts, délicatement fruité et épicé, le petit homme se leva. « *Mes chers amis, foi de Poirot, le quart d'heure de courtoisie est à présent très largement dépassé. Philip Marlowe ne viendra certainement plus ce soir. Je ne peux que déplorer la décontraction toute américaine avec laquelle il nous fait faux bond une fois de plus. Nous pouvons à présent entamer notre dîner mais auparavant, je vous propose de porter un toast en l'honneur de nos créateurs respectifs !* ».

Avant d'apporter *les noix de Saint-Jacques*, je voulus ôter le treizième couvert mais les convives m'en dissuadèrent, afin dirent-ils, « *de faire honte à leur compagnon absent* ». Les présents firent ensuite gaiement honneur au repas.

Tandis que je présentais les fromages, une discussion s'engagea sur leurs créateurs. « *Pensez, s'exclamèrent les britanniques, que nous sommes tous orphelins depuis bien longtemps, à l'exception d'Agatha Raisin qui n'a perdu sa mère qu'en décembre 2019* ».

« *Toutefois dans mon cas, se rengorgea Hercule Poirot, une enseignante tente de me faire revivre avec la bénédiction des héritiers de ma mère.*

*C'est aussi votre cas Messieurs, on ne compte plus le nombre de vos aventures apocryphes* », ajouta-t-il en se tournant vers Holmes et Watson.

Un ange passa lorsque Holmes interrogea le Docteur Liebermann, « *Docteur, que dois-je penser de mon père qui a voulu m'assassiner aux chutes de Reichenbach et m'a laissé pour mort pendant sept ans ?* ». Maxime Moreau tenta de le consoler, « *bien que toujours vivant, le mien est hypocondriaque au dernier degré. Je dois partager avec lui le moindre de ses soucis de santé. Peut-être tentera-t-il un jour de me tuer ?* ».

Au moment du dessert, le Capitaine Hastings me pria au nom de tous de bien vouloir m'installer entre le Docteur Watson et lui, à la place vacante, afin de goûter une part de tarte accompagnée d'un verre de vin pétillant. Bien que superstitieuse j'acceptais, cédant au charme de mes voisins. Les viennois m'interrogèrent sur mes goûts musicaux, nous échangeâmes sur Schönberg et Mahler. Maladroitement, je finis par les féliciter pour le choix du thème de ce dîner, l'originalité de leurs déguisements et la finesse de leur jeu.

« *Vous n'y êtes pas du tout !* », me répondirent-ils en chœur. « *Nous sommes vraiment ceux que nous prétendons être. Que savez-vous des égrégores ? Nos personnages ont fini par prendre vie sous la conjonction des forces psychiques du public et des auteurs. Considérez que nous sommes des créatures spirituelles à la manière des anges ou des fantômes, mais sans aucun pouvoir* ». Voyant mon air sceptique, ils finirent par admettre qu'ils m'avaient fait marcher.

Ce soir-là, je quittais le restaurant après mes heures de service. La pluie tombait toujours. Sur le parking de la place Gambetta, Hercule Poirot me rattrapa et m'offrit cérémonieusement un coin de parapluie. A deux pas de là, des groupes de lycéens débouchaient de la rue Carnot tout en se photographiant bruyamment. Leurs flashes crépitaient sans interruption. Poirot me sourit alors étrangement, « *vous le savez déjà,*

*puisque nous vous l'avons dit. Je ne suis qu'un égrégore, mon enfant* ». Sur ces mots, il se dissipa avec son parapluie en souriant comme *le Chat du Cheshire*.

Soudain jaillit un éclair vif, accompagné d'un bruit de tonnerre. Une douleur fulgurante me déchira la poitrine tandis que le sol se précipita à ma rencontre. La main au côté droit, j'ai pensé au "*Dormeur du Val*" avant de perdre connaissance et de me réveiller amnésique dans une chambre d'hôpital.

Le lendemain de la séance d'hypnose, je m'éveillais détendue et reposée, car les internes avaient eu la bonne idée d'induire des suggestions apaisantes destinées à me relaxer et à favoriser mon sommeil. Sur la table de chevet, je trouvais une retranscription de la séance nocturne dont la lecture raviva définitivement ma mémoire.

Le téléphone sonna, mon correspondant de la *gendarmerie de la rue Louis Lagadic* exultait, « *La balistique a identifié l'origine du tir. Le coupable est passé hier aux aveux. Vous avez récolté la balle perdue d'un habitant qui, excédé par le bruit, a voulu faire peur aux jeunes. Nous n'aurons pas besoin de saisir les photographies prises par les lycéens...* ».

Domage, j'aurais bien voulu voir la trace sur les clichés laissée par *la projection métapsychique* du célèbre *Hercule Poirot* ! Depuis cette aventure, j'ai définitivement banni le nombre treize de ma vie...